

ALLOCATION

DE N. T. S. P. LE PAPE PIE IX, TENUE EN CONSISTOIRE SECRET, LE 1ER NOV. 1850.

Vénérables Frères, Dans l'allocution consistoriale que Nous Vous avons adressée le 17me jour des calendes de juin de cette année, Nous n'avons pu oser, Vénérables Frères, de mentionner en peu de mots, et de déplorer avec Vous, les choses de nos Etats de Sardaigne, etc.

Aux outrages faits à l'Eglise et au Saint-Siège par les nouvelles lois, on en ajouta bientôt d'autres, alors que les royaux fonctionnaires et les juges laïques mirent en jugement Nos deux Vénérables Frères, l'Archevêque de Sassari et l'Archevêque de Turin; et qu'ils retinrent le premier prisonnier dans sa maison, et firent conduire l'autre par la force armée dans la citadelle de la Ville Royale, et frappèrent enfin l'un et l'autre d'une peine civile, par le motif seulement que, fidèles à leur devoir pastoral, ils avaient donné aux curés des instructions sur la manière de poursuivre la science et à celle de leurs ouailles craignant Dieu, en présence de la nouvelle loi.

On ne s'en est pas tenu là. Cette même cause de l'administration des sacrements, et de plus une autre touchant de nouvelles instructions par la direction des consciences données par le dit Archevêque, et même ensuite de nos ordres, ont été décriés au tribunal d'appel de Turin, et il a été aussitôt décrété par celui-ci, le 25 du mois de septembre, que l'Archevêque serait exilé hors des limites des Etats royaux, et que tous les biens de l'Archevêché seraient tenus sous le séquestre.

réclamations restant sans résultat, il a été nécessaire de protester contre les innovations susdites, approuvées par l'Assemblée royale, et aussitôt sanctionnées par l'autorité royale. Ce qu'il y a eu de déplorable dans la marche et l'issue de cette affaire, ce n'est pas seulement d'avoir vu violer par le fait même et fouler aux pieds les plus saints droits de l'Eglise, consacrés par les Canons et en vigueur durant tant de siècles; c'est encore d'avoir entendu plusieurs députés et sénateurs du royaume, qui ont pris la parole dans les délibérations des deux Chambres et dont le sentiment a été le plus sage, s'armer à eux et à la puissance laïque le pouvoir de réaliser les conventions passées avec le Siège apostolique sur l'usage des droits, sans le consentement de celui-ci, bien plus, malgré ses réclamations, et de le déclarer nul et sans effet.

On ne s'en est pas tenu là. Cette même cause de l'administration des sacrements, et de plus une autre touchant de nouvelles instructions par la direction des consciences données par le dit Archevêque, et même ensuite de nos ordres, ont été décriés au tribunal d'appel de Turin, et il a été aussitôt décrété par celui-ci, le 25 du mois de septembre, que l'Archevêque serait exilé hors des limites des Etats royaux, et que tous les biens de l'Archevêché seraient tenus sous le séquestre.

Ces outrages furent peu après suivis d'un autre encore plus grave, quand un noble personnage, connu de tous par avoir été un nombre des principaux conseillers de la très-injuste loi sus-mentionnée, et qui refusait de dépasser ouvertement ce fait, fut par l'autorité de l'Archevêque de Turin jugé indigne de recevoir les derniers sacrements. A cette occasion, l'Archevêque lui-même fut arrêté à son église par la force militaire, et jeté dans une forteresse sans une garde sévère; et le curé de la congrégation religieuse des Servites de la B. V. M., qui lui avait obéi selon son devoir, fut avec tous ses frères en religion, violemment expulsé du couvent de Turin et transporté ailleurs: comme s'il appartenait à la puissance laïque de décider de l'administration des divins sacrements et des dispositions nécessaires pour les recevoir!

On ne s'en est pas tenu là. Cette même cause de l'administration des sacrements, et de plus une autre touchant de nouvelles instructions par la direction des consciences données par le dit Archevêque, et même ensuite de nos ordres, ont été décriés au tribunal d'appel de Turin, et il a été aussitôt décrété par celui-ci, le 25 du mois de septembre, que l'Archevêque serait exilé hors des limites des Etats royaux, et que tous les biens de l'Archevêché seraient tenus sous le séquestre.

(La fin au prochain numéro)

ANGLETERRE.

Le 5 Novembre.—La vérité sur la conspiration des papistes.—Scènes dégradantes. Nous empruntons à l'Univers l'excellent article qui suit:— Le cinq novembre est un jour mémorable dans les fastes historiques de l'Angleterre protestante.

destinée à perpétuer la mémoire se passait en 1605. Les persécutions contre les catholiques continuèrent, sous Jacques Ier, avec non moins de fureur que sous Elisabeth. Comme sous le gouvernement débonnaire de la reine vierge, on faisait des perquisitions nocturnes pour découvrir des prêtres, en produisant aux habitants chez lesquels on se présentait les injures, les insultes et tous les genres de vexations. Les geôles étaient remplies de prisonniers; des missionnaires, des prêtres, de simples fidèles étaient mis à mort sur le plus frivole prétexte. Le clergé officiel était tenu de dénoncer tous les catholiques qui demoraient dans leurs paroisses respectives.

Telle était la situation faite aux catholiques anglais par la tolérance si vantée du protestantisme. Ces mesures eurent pour effet naturel d'exaspérer quelques vicieux de ses spoliations, qui conçurent le projet de se venger. Robert Catesby eut la première pensée d'une conspiration. Il ne tarda pas à communiquer ses desseins à Thomas Percy et à John Wright. Un soldat de fortune nommé Guy Fawkes entra dans les vues des conjurés, et devint le héros de la trahison. Le projet des trahis consistait à faire sauter, avec de la poudre, le Roi, les Lords et les Communes, le jour de l'ouverture du Parlement.

L'Eglise catholique, en ce que nos voisins appellent le papisme, n'était absolument pour rien dans le complot. Les conspirateurs ressemblaient, par la tournure de leur esprit, leurs mœurs et leurs antécédents, aux conspirateurs de toutes les époques. Celui qui était l'âme du complot avait été successivement catholique et protestant; puis il était redevenu catholique, après avoir dilapidé sa fortune

dans tous les genres de dissipation. Mais enfin, les conjurés étaient catholiques, et grâce aux passions du temps, le papisme dut être responsable de leur criminelle entreprise. Il ne nous paraît pas inutile d'entrer dans ces détails historiques car le Constitutionnel, qui a de fréquentes réminiscences de son passé, publie ce matin un article qui commence par ces mots: "A l'avènement de Jacques Ier, an trône d'Angleterre, un complot fut ourdi par deux Jérômes et quelques catholiques." Quand le Constitutionnel saura-t-il que les Jésuites ne conspirent pas et n'ont jamais conspié contre les rois et les gouvernements?

Cette solennité était tombée en désuétude. Depuis l'émancipation des catholiques, les membres les plus éclairés du clergé anglican s'abstenaient de célébrer un service qui était une insulte adressée à une portion considérable de leurs concitoyens. Le cinq novembre et son héros, Guy Fawkes, étaient tombés dans l'oubli, quand cette année, les circonstances ont donné à cette journée plus d'éclat qu'elle n'en avait jamais eu. Le Times consacre plusieurs colonnes au compte-rendu des services religieux qui, en vertu de la loi, ont été célébrés hier dans les églises.

On promenait dans les rues des écriteaux sur lesquels on lisait: Pas de papisme! pas de diable en painis! carhete! pas de blague catholique! La populace accueillait avec acclamation l'église de Guy Fawkes partout où elle passait. Plusieurs habitants des environs de l'église catholique de Saint-Georges, craignant sans doute d'être pris pour des catholiques et maltraités, avaient orné leurs maisons d'inscriptions et devises anti-romaines. Le plus beau groupe promené dans les rues se composait de quatorze figures, dont une de seize pieds de hauteur. Il y en avait une représentant le nouveau Cardinal-Archevêque de Westminster, avec le cos-ume de sa dignité; il avait à ses côtés une nonne, un moine bien dodu, et un ecclésiaste portant de l'eau bénite. Au devant de la voiture sur laquelle figurait cette mascarade on lisait: Le Cardinal-Sainte-Infidélité allant prendre possession de son diocèse de Westminster. Une autre inscription disait: Guy Fox (remarqué allant se faire canoniser à Saint-Georges. Ce groupe avait attiré une foule immense; il a été applaudi. Des agents de police suivaient ce cortège, qu'ils ont conduit jusqu'à la Cité,

donnant à la mascarade une sorte de caractère officiel. A sept heures du soir, plusieurs milliers de personnes assistaient à la destruction par le feu de l'effigie du Cardinal Wiseman et de celles des onzes évêques catholiques. On avait amoncelé des figots et du goudron, et les Evêques étaient attachés à des poteaux où ils ont été brûlés. La musique, pendant cette exécution, faisait entendre l'air national: Dieu sauve la Reine! Dans les environs de la Tour de Londres, le Pape a été brûlé en effigie au milieu d'une telle affluence de peuple, que la police avait cru devoir prendre des mesures pour maintenir l'ordre et protéger au besoin les propriétés. Ces paroles ont dit Daily-News. Cette exécution a eu lieu au milieu de cris, de hurlemens et de vociférations: A bas le Pape! A ces clamours se joignait le bruit de pétards qui étourdissaient les habitants des maisons voisines de cette scène. Toutes les brigades de pompiers étaient consignées, tant on craignait les conséquences de ces manifestations dangereuses.

Les mêmes démonstrations ont eu lieu dans toutes les petites villes des environs de Londres, et il paraît qu'il en a été ainsi d'une extrémité à l'autre de l'Angleterre. Voilà le protestantisme anglican bien vengé de l'audace du Pontife romain! L'Evêque de Londres faisait observer, dans son dernier mandement, que le rationalisme allemand offrait à l'Angleterre de plus grands dangers que les doctrines catholiques. Nous pensions, nous, que des démonstrations comme celles dont Londres a été le théâtre, le 5 novembre, font courir au pays et à sa souveraineté des dangers autrement sérieux et imminents que l'érection par le Pape de nouveaux sièges épiscopaux. Il y a quelques semaines que l'empereur d'Autriche était impunément insulté par la populace de Londres dans la personne d'un de ses généraux. Aujourd'hui, le Gouvernement laisse brûler et briser en effigie le représentant de l'autorité religieuse la plus auguste qui soit sur la terre. Est-ce par de tels moyens que lord John Russell espère arriver à inspirer au peuple anglais le respect de la double autorité dont il se montre si jaloux lorsqu'il la croit attaquée dans la personne de sa souveraine? JULES GONDON.

[Nous extrayons d'un autre journal français l'article qui suit, sur les démonstrations antipapistes en Angleterre. On y voit avec plaisir qu'il s'opère un retour à des sentiments plus convenables et à des idées moins étroites, vis-à-vis du Catholicisme.]

Les ignobles scènes de Londres ont été surpassées encore par la populace de Douvres. Ici, déjà nos prévisions commençaient à se réaliser; des cris de mort et des menaces de pillage éclataient à travers les mascarades et les srancesses. "Mais, disons-le, l'espoir que nous plaçons dans le bon sens du peuple anglais n'a pas été complètement trompé. Des officiers protestants ont hautement témoigné leur indignation à propos de parades qu'ils appellent "sauvages et dégradantes." Plusieurs même, selon une correspondance particulière, ne craignaient pas d'exprimer leur mécontentement dans les termes les plus vifs et allaient même jusqu'à exalter le mouvement du clergé catholique près des pauvres, près des malades, dévouement, disent-ils, qu'il faudrait encourager par la reconnaissance, au lieu de le confondre et de l'abattre par des insultes. Ce n'est certes pas là le sentiment de quelques hommes isolés, il faut le dire pour diminuer

LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES. 1793.—1848.

A l'aspect des deux cadavres qui étaient étendus au travers du cabaret, les deux nouveaux venus s'arrêtèrent. Ce n'est rien, dit Cassius tranquillement; c'est Scévola qui a tué cet homme et cet homme a tué Scévola. Une pensée prompte comme l'éclair traversa la pensée d'Obriçe; il saisit la lumière qui était sur la table et se pencha sur le visage déjà livide du vieil serviteur dont la mort semblait un sommeil. Pendant quelques instants il resta penché sur ce corps glorieux. Ce n'est pas lui! murmura-t-il enfin d'une voix qui sortait comme un sifflement, aigu de ses dents serrées; ce n'est pas lui! Et il jeta violemment à terre le flambeau qu'il tenait à la main. La lune alors, éclaira seule, de sa lueur blafarde, ce lugubre tableau. La figure d'Obriçe

était aussi blanche que celle des deux morts; il ne faisait pas attention à Georges, qui était à côté de lui, agité par une contraction nerveuse; mais plongé tout entier dans sa haine il écumait de rage. Cassius lui cria-t-il tout-à-coup d'une voix de tonnerre. Il n'est donc pas venu? Ton marquis DeSavernay, répondit Cassius, est le diable en personne. Il y était, j'en suis sûr. Il y était, hurla Obriçe, en se dressant; maintenant Cassius. Il y était! et tu l'as laissé partir. Oh! si j'avais été là moi! Si tu avais été là, citoyen président, tu n'aurais rien fait de plus que nous. Maladroits!... imbécilles! grinçait Obriçe entre ses dents. Tout-à-coup, trois coups de feu presque consécutifs retentirent dans le silence de la nuit. Obriçe fit un bond sur lui-même. Qu'est-ce que cela? dit-il. Cassius s'était élançé vers la porte. Ces coups de feu viennent de là, dit-il en indiquant de la main le petit bois qui n'était éloigné que de cinquante pas tout au plus de la maison. Quelques-uns des nôtres étaient restés pour nous prêter main forte au besoin. Il s'interrompt; un autre coup de feu venait de retentir, et on put entendre, malgré l'éloignement, plusieurs cris comme sont ceux de gens qui s'appellent. Je vais voir ce qui se passe là bas, dit-Cassius en se précipitant dans la direction d'où venaient les cris. Le visage d'Obriçe rayonna; il serra con-

vulsivement les bras de Georges et murmurait à demi-voix: Tout n'est pas perdu, peut-être. Puis il s'accoucha contre la porte cherchant à plonger ses regards dans l'obscurité. S'il eût été moins absorbé dans la pensée qui le dominait tout entier, il eût pu voir un des hommes qui avaient orné la maison jaune avant la fuite du marquis, s'approcher sans bruit de la fenêtre en se glissant le long du mur, et éclairer par la lumière intérieure qui rejaillissait sur les vitres, regarder successivement si les amorces de ses pistolets étaient bonnes, puis après cet examen minutieux, Obriçe eût pu le voir mettre un de ses pistolets à sa ceinture, prendre son sabre d'une main, et après avoir fait un circuit afin d'éviter le rayon de la lumière projeté par les fenêtres, disparaître au milieu des fondrières que les pluis récentes avaient creusées. Mais lorsque cet homme ne crignait plus d'être aperçu parmi ses compagnons, il changea de direction et courut de toute la vitesse de ses jambes du côté où Cassius s'était enfoncé dans le bois. Georges atterrit, anéanti par ce qu'il venait de voir, alla s'asseoir dans l'angle le plus obscur de la chambre et se prit le front dans les mains. Décidément Antoine Obriçe avait l'instinct de la vengeance et de la haine; tout son cœur s'était remué par un de ces pressentiments qui sont presque une seconde vue. Il attendait, les pieds dans le sang et la pensée pleine de fiel; il écoutait s'éloigner les pas de Cassius qui retentissaient encore dans l'ombre et le silence; tout son visage avait une ex-

pression étrange, et ses regards jetaient des flammes sinistres autour de lui. Tout-à-coup une pensée subite de crainte et de doute traversa son esprit; semblable à ces animaux féroces que la nuit fait sortir de leurs tanières et qui cherchent une proie pour la déchirer, il fit quelques pas en avant et aspira le moindre souffle d'air par ses narines gonflées. A moi vous tous! s'écria-t-il, d'une voix tonnante. La mente jacobine accourut. Combien êtes-vous? dit-il, à ceux qui s'approchèrent les premiers. Sept! répondit l'un des hommes. Eh bien! venez avec moi, nous allons cerner cet autre côté du bois. Vous n'avez rien de plus à dire, dit-il, en frappant successivement sur l'épaule de trois hommes, vous allez courir le plus vite possible vers l'endroit sombre que vous voyez là bas et où la route fait un coude. Pour ne pas être aperçus vous vous coucherez à terre et vous vous placerez de manière à ce que nul ne puisse s'échapper du bois. Allez!... Et toi, Georges, dit-il en appelant le jeune homme, viens avec moi. Et comme il s'aperçut que le visage de Georges était pâle et son front plissé par de sombres réflexions, il lui dit en lui frappant sur l'épaule: Tu fais aujourd'hui ton apprentissage, jeune cœur républicain... La république aime qu'on la serve de toutes les façons, par la voix et par les bras, pour éclairer les incrédules et pour frapper ses ennemis.

Je te suis, citoyen, dit tristement Georges en secouant la tête. Obriçe fit un signe et tous s'élançèrent à leur poste. Alors la maison jaune, tout à l'heure si tumultueuse, devint silencieuse comme un tombeau. Pas une voix, pas un souffle là où, tout à l'heure, retentissaient tant de cris de mort. Seulement, on entendait au dehors un murmure de voix étouffé par le frottement du vent dans les branches des bouleaux. Quelques moments après, un groupe déboucha par le milieu du bois se dirigeant vers la maison jaune; le ciel, sans doute, ne voulait pas se faire complice de ce qui allait se passer; car des nuages épais couvrirent subitement le disque argenté de la lune, et à peine, si la maison apparaissait imperceptible, tant était profonde l'obscurité. Le groupe avançait, et on put entendre la voix stridente de Cassius qui chantait la fameuse chanson de l'époque: Ça ira... ça ira... comme complètement obligé de toute marche; car il ne revenait pas seul, et ceux qui étaient derrière lui portaient un homme blessé, dont la tête recouverte encore d'un large foulon gris battait sur son épaule. Cet homme était un vieillard, et ce vieillard était le marquis DeSavernay!... Dieu, dans sa suprême bonté, avait voulu qu'il n'échappât pas aux meurtriers qui s'acharnaient à sa poursuite, et que l'aurore du martyre ceignit ce noble front. Lorsque Cassius ne fut plus qu'à une trentaine de pas de la maison, il devança ses camarades pour apporter cette bonne nouvelle